

Ciné-Bulles

Le cinéma d'auteur avant tout

Moi, mon violon ont beaucoup voyagé / *Le Violon rouge* de François Girard

André Lavoie

Volume 17, numéro 3, automne 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/803ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lavoie, A. (1998). Moi, mon violon ont beaucoup voyagé / *Le Violon rouge* de François Girard. *Ciné-Bulles*, 17, (3), 4-5.

Moi, mon violon

PAR ANDRÉ LAVOIE

ont beaucoup voyagé

Un récit qui couvre près de 400 ans d'Histoire et se déroule sur trois continents, parfois dans des pays où l'effervescence culturelle, sociale et politique est à son paroxysme, voilà des chemins peu fréquentés par les cinéastes d'ici. Lorsqu'ils rêvent de tourner un long métrage, ceux-ci doivent souvent s'appuyer sur leur esprit d'invention et leur sens de l'économie plutôt que sur d'importants moyens techniques ou financiers. Visiblement, ce n'est pas ce qui semble arrêter les deux *wise kids* du cinéma canadien, François Girard et Don McKellar, un duo qui fait mentir ceux qui croient que les deux solitudes sont condamnées à ne cultiver que leurs rancœurs constitutionnelles. Le premier est un jeune cinéaste québécois à qui tout semble réussir, sur qui croule tous les honneurs et sait faire merveille avec la musique de Bach (**32 Films brefs sur Glenn Gould**) et le théâtre d'images de Gilles Maheu (**le Dortoir**) mais se souvient encore qu'après l'échec de **Cargo** il a presque failli couler à sa suite... Le second semble posséder le don d'ubiquité puisqu'on peut voir sa tête au grand écran (**Exotica**, **Highway 69**) comme au petit (**Twitch City**), en plus d'être scénariste (**32 Films brefs sur Glenn Gould**, **Dance Me Outside**) et nouvellement promu réalisateur (**Last Night**).

Après avoir décrit, de manière fragmentée et elliptique, la vie et l'œuvre de Glenn Gould, un pianiste aussi célèbre qu'énigmatique, le duo reprend de nouveau du service. Les voici à la barre du **Violon rouge**, un film ambitieux, coûteux (14 millions de dollars), faisant ni l'apologie d'un grand Canadien à la **Bethune** et encore moins la version en images d'un roman «canadien» à la **Agaguk** (deux productions dont le budget se voulait un élément important de mise en marché à défaut d'un gage de qualité). La véritable star de ce film est un magnifique violon qui a la couenne dure parce qu'il traverse les âges et les crises — d'une scène de jalousie assaisonnée de coups de feu à la Révolution culturelle en passant par un très long voyage chez les romanichels et une

courte escapade à Montréal — tout en conservant ses prodigieuses qualités sonores qui en font un instrument exceptionnel, presque mythique dans l'imaginaire des collectionneurs et des musiciens.

François Girard est ici le «chef d'orchestre» du parcours chaotique de ce fameux violon; le film est découpé en cinq parties se déroulant dans des lieux et à des époques différentes où s'intercalent deux moments décisifs habilement fragmentés dans le récit. Les scénaristes ont installé une sorte de va-et-vient entre passé et présent, entre la naissance et la sixième vie de cet instrument, créant un véritable effet de suspense autour du prochain propriétaire. On passe de la vente aux enchères (la portion montréalaise du film) où l'instrument attise toutes les convoitises, à une séance de tarot dans l'Italie du XVII^e où Anna (Irene Grazioli), la femme du maître luthier Nicolo Bussotti (Carlo Cecchi), enceinte et angoissée, voit défiler sous ses yeux son curieux «avenir» (on comprendra plus tard qu'il ne s'agit d'elle qu'en partie...) grâce aux dons de sa bonne, Cesca. La mort d'Anna et celle de son bébé causeront un chagrin considérable à Nicolo qui vendra le précieux violon fabriqué de ses mains et d'abord destiné à son fils. Cet incident tragique servira de signal de départ pour cet instrument qui ne semble voué qu'à côtoyer les célébrités et les virtuoses ou se retrouver au centre des événements les plus marquants de l'Histoire dont la Révolution culturelle chinoise n'est pas le moins banal.

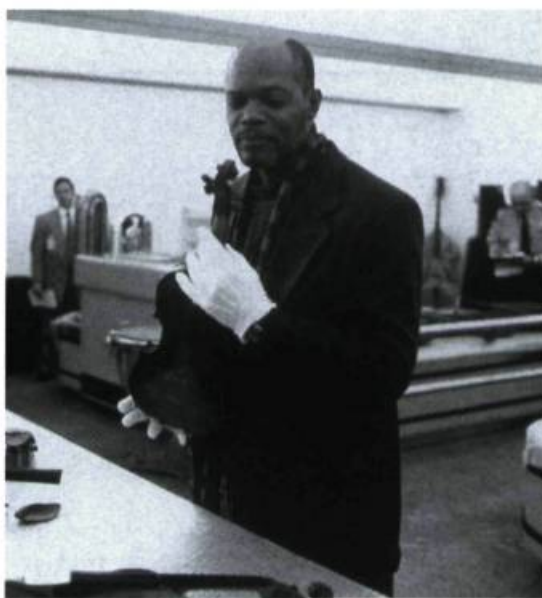
Cette traversée rocambolesque s'attarde bien sûr en Italie mais aussi en Autriche, en Angleterre et en Chine, avec un point de chute final à Montréal avant un nouveau départ vers «d'autres aventures» aux États-Unis. S'il était possible d'établir un point commun à tous ceux qui s'approprient ce violon et se voient transformés à son contact, il s'agirait d'un curieux mélange de passion et de mort, chacun des personnages ne ressortant jamais totale-

Le Violon rouge

ment indemne de ce compagnonnage musical exceptionnel qui font d'eux des êtres particuliers, voire parfois dangereux ou subversifs, comme en Chine. Le jeune prodige autrichien Kaspar Weiss (Christoph Koncz), poussé à bout par Georges Poussin (Jean-Luc Bideau), son maître de musique, et le virtuose anglais capricieux Frederick Pope (Jason Flemyng), poussé au pied du mur par Victoria Byrd (Greta Scacchi), sa flamboyante maîtresse, paieront ce privilège de leur vie. Xiang Pei (Sylvia Chang), prise dans la tourmente provoquée par Mao Tsê-tung, risquera le tout pour le tout afin que le violon échappe aux mains des « nettoyeurs idéologiques » que furent à peu près tous les Chinois de cette époque. Confié à son professeur de musique, celui-ci le conservera jusqu'à sa mort; par la suite, sa précieuse collection d'instruments de musique se retrouvera à Montréal, confié aux bons soins d'un Américain, Morritz (Samuel L. Jackson), pour tenter de déterminer sa valeur. À son tour, il tombera sous l'emprise du violon rouge, comprenant avant les autres qu'il tient entre ses mains un objet d'une valeur inestimable, chargé d'histoires, de « souvenirs » et d'un mystérieux secret.

Le pari du **Violon rouge** apparaissait donc, dès le départ, imposant et quelque peu casse-gueule. François Girard l'a relevé avec le savoir-faire qu'on lui connaît, accordant toute son attention à des acteurs venant — c'est *vraiment* le cas de le dire! — de tous les horizons. Combien de cinéastes peuvent se vanter d'avoir fait un film avec des comédiens aussi différents que Jean-Luc Bideau, Sylvia Chang et Samuel L. Jackson? Le contraste est plutôt saisissant... De plus, il déploie beaucoup de raffinement, surtout pour les épisodes italiens, autrichiens et anglais. Le soin apporté aux décors et aux costumes, sans être ostentatoires, dénote un véritable souci de vraisemblance, certes, mais également de sensibilité à la situation psychologique ou émotionnelle des personnages. Le tout accompagné par l'hypnotisante musique du compositeur américain John Corigliano qui renforce le caractère énigmatique et ensorcelant du violon.

Toutes les notes ne sont malheureusement pas parfaites dans ce **Violon rouge** qui embrasse tant de lieux, d'époques, de personnages et de situations dramatiques diverses. Il est périlleux d'accoler, sans rupture de ton, les scènes à caractère intime et érotique de la relation Frederick Pope-Victoria Byrd à celles de la folie



Samuel L. Jackson dans **Le Violon rouge** de François Girard (Photo: Takashi Seida)

révolutionnaire qui s'empare des Chinois. Celles-ci n'affichent pas un intérêt soutenu et, à ce chapitre, ces épisodes, qui constituent le centre du film, sont les maillons les plus faibles du récit. Le côté anecdotique et fleur bleue du premier ne suscite pas plus notre attention que la débauche de figurants un peu figés du second. De plus, même s'il faut souligner la farouche détermination de Girard d'adopter la langue du pays où se situe l'action — une belle leçon à donner aux producteurs européens qui ne jurent que par l'anglais, peu importe que le film se déroule dans l'Espagne de Franco, la France occupée ou l'Italie de la Renaissance — l'épisode montréalais n'est pas sans contradictions ni ironie. Samuel L. Jackson débarque à Montréal avec toute son arrogance typiquement américaine, éclipsant les autres, dont sa complice effacée, Madame Leroux (Monique Mercure), forçant tout un chacun à ne parler qu'en anglais. Le Montréal de François Girard ressemble à celui de ces cinéastes américains pour qui le caractère français de la ville demeure au mieux folklorique. Et l'on ne peut s'empêcher de souligner l'ironie autour du vol du violon qui échouera dans peu de temps à New York... Un « clin d'œil » à la faiblesse de notre dollar?

Ces quelques notes discordantes ne viennent pourtant pas gâcher un réel plaisir qui traverse de bout en bout ce film, vibrant hommage au pouvoir de la musique, au vertige de la passion ainsi qu'à la grande force de l'Histoire sur la vie de ceux qui sont emportés dans son tourbillon. ■

Le Violon rouge

35 mm / coul. / 130 min / 1998 / fict. / Canada-Italie

Réal.: François Girard

Scén.: Don McKellar

et François Girard

Image: Alain Dostie

Mus.: John Corigliano

Mont.: Gaëtan Huot

Prod.: Niv Fichman

Dist.: Film Tonic

Int.: Samuel L. Jackson, Jean-Luc Bideau, Carlo Cecchi, Irene Grazioli, Anita Laurenzi, Greta Scacchi, Jason Flemyng, Sylvia Chang, Don McKellar, Monique Mercure